

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 23/2 (1996)

DOI: 10.11588/fr.1996.2.60114

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Rudolf VIERHAUS, *Was war Aufklärung?*, Göttingen (Wallstein) 1995, 29 p. (Kleine Schriften zur Aufklärung, 7).

Selon R. Vierhaus il est symptomatique que le débat sur l'Aufklärung, organisé en 1784 par la »*Berlinische Monatsschrift*« ait eu lieu en Allemagne et non ailleurs; malheureusement, au lieu de préciser de qui lui paraît ici typiquement allemand, il se réfère à la préface de la »*Critique de la raison pure*« de 1781, selon laquelle la critique était l'élément caractéristique du XVIII<sup>e</sup> siècle. En actualisant ce débat, il veut d'une part préciser ce qu'a vraiment été l'Aufklärung, en montrer les aspects positifs et négatifs, de l'autre en esquisser le rayonnement à l'époque et aujourd'hui. Mais vouloir répondre en vingt pages à cette triple question n'est-ce pas une gageure? Dès lors l'exposé implique nécessairement bien des allusions à des faits historiques ou à des prises de position de la critique.

L'image de l'Aufklärung qu'esquisse R. V. se veut nuancée: d'une part il rappelle qu'en critiquant les abus, ses protagonistes avaient suggéré des réformes, de l'autre qu'ils avaient surestimé le pouvoir du verbe, d'où l'échec de leurs projets qui, quand ils n'étaient pas utopiques, se heurtèrent à l'indolence des sujets ou à l'incompréhension des princes. Tout en se libérant également de la tutelle des autorités religieuses, les Aufklärer ne s'étaient pas totalement détournés de la tradition chrétienne. Si R. V. souligne l'avance des protestants, il n'oublie pas de mentionner les efforts des princes-évêques réformateurs et des pays du sud, désireux de rattraper leur retard.

Parfois le choix des aspects retenus pose problème. Ainsi R. V. souligne à son tour que la réflexion sur l'homme se trouvait au centre des préoccupations de l'Aufklärung, mais il passe sous silence la confrontation avec les sauvages, qui permit pourtant à l'Europe de prendre conscience de la relativité de sa civilisation et de la nature de l'homme. Il précise certes que, grâce à des transferts culturels, les lumières avaient marqué toute l'Europe, mais la plupart des aspects évoqués font surtout penser à l'Allemagne (cf. aussi les notes et la bibliographie). D'un côté, il met en garde contre les simplifications, comme à propos de l'émancipation, de la sécularisation etc., de l'autre, en raison de la brièveté de son essai, il encourt parfois le même reproche. On y trouve certes d'intéressants aperçus, mais d'autres soulèvent des questions. Peut-on limiter à la »Mittleuropa« le rôle de pionnier joué par le protestantisme, sans mentionner les églises du refuge de Hollande et d'Angleterre? Sans doute l'Aufklärung permit de dépasser les frontières sociales et confessionnelles, mais l'image que Nicolai présente du catholicisme des Allemands du Sud ou la campagne de la »*Berlinische Monatsschrift*« contre le prosélytisme catholique devraient relativiser l'affirmation. Et si R. V. a raison de rappeler avec Lessing les limites du despotisme éclairé de Frédéric II, les édits de religion et de censure de Frédéric Guillaume II peuvent-ils servir à démontrer: »daß auch eine als aufgeklärt geltende Regierung der freien Meinungsäußerung Grenzen zu setzen entschlossen war« (16)? Faisant allusion à la dialectique de l'Aufklärung, R. V. relève lui aussi sa tendance totalitaire et remarque que, si l'on veut préciser son rôle historique, il faut également tenir compte de ce qu'elle a détruit en voulant préparer la voie à l'émancipation et du fait qu'elle a mis en marche une dynamique qui lui a échappé, si bien qu'en raison de leur caractère abstrait, – écho des reproches de Burke – ses principes ont été radicalisés, corrompus, discrédités. Pour finir, il remarque que si le monde moderne ne ressemble guère à ce qu'avait prévu l'Aufklärung, ses idées clefs – droits de l'homme, liberté, égalité devant la loi – ne font pas moins partie des fondements de la civilisation occidentale.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

Revue Germanique Internationale, t. 3: La crise des Lumières, Paris (PUF) 1995, 228 S.

In Frankreich wurde 1994 eine neue germanistische Zeitschrift, eine Halbjahreszeitschrift des Titels »Revue Germanique Internationale«, begründet. Michel Espagne und Jacques Le Rider geben sie heraus. Sie besteht aus thematischen Heften, deren drittes »La crise des Lumières« betitelt und von Pierre Penisson eingeleitet ist. Von einer solchen Einleitung

sollte man füglich erwarten können, daß die titelgebende und zweifellos nicht irrelevante Problematik systematisierend überblickshaft und zugleich prägnant dargelegt und in ihren konstitutiven Hauptmomenten erfaßt wird. Derartige – doch gewiß nicht unbillige – Erwartungen werden indessen sämtlich enttäuscht.

»Krise« ist zuvörderst in einen vagen, kaum nachvollziehbaren Zusammenhang mit den Problemen Gegenaufklärung und Grenzen der Aufklärung gebracht. Erschwerend hinzu kommt ein unscharfer Begriffsgebrauch (»anti-Lumières, ou extra-Lumières si l'on veut«, S. 6, gelegentlich Hamanns gesagt), und überdies mangelt es an der nötigen Unterscheidung zwischen Gegenaufklärung und aufklärerisch intentionierter Kritik an der Aufklärungsbewegung. Von dieser wiederum müßte man sorgfältig die – mittlerweile recht gut erforschte – aufklärerische Selbstkritik und Selbstreflexion abheben, die auch zu dem rechtens erinnerten Umstand gehören: »L' *Aufklärung* allemande rencontre à l'intérieur d'elle-même la question de ses limites nécessaires.« (S. 7) Ist jedoch gerade dies schlichtweg Ausdruck von »Krise«? Und viel zu beiläufig wird angedeutet, daß »crise des Lumières« (in Frankreich) und »Krise der Aufklärung« (in Deutschland) nicht kurzweg identisch seien. Worin aber bestehen die wesentlichen Divergenzen und eventuelle Konvergenzen? Alle diese Fragen bleiben offen, zumal die meisten Beiträge des Heftes sich anderweitigen, nicht minder gewichtigen Gegenständen widmen. Oder vielleicht treffender formuliert: Es drängt sich der Anschein auf, als seien wider differenziertere Kenntnis und Tradition (»l'image négative de l' *Aufklärung* – sans équivalent en France«, S. 6) unterschiedliche Aufsätze unter einen sozusagen knalligen Hefttitel gezwungen worden, der einem modischen Pendelschlag der jüngsten Aufklärungsforschung korrespondiert, bei dem man das durchaus strittige Krisenphänomen leider allermeist vergrößert und verabsolutiert.

Explizit thematisiert haben die Krisenproblematik lediglich drei der zehn Beiträge des Heftes. Ernst BEHLER (»Le premier romantisme: crise des Lumières«) versucht bestimmte Bestrebungen der deutschen Frühromantik einerseits als eine Reaktion auf die krisenhafte deutsche Aufklärung (genauer wohl: Spätaufklärung) und andererseits als partielle kritische Fortführung der europäischen Aufklärungsbewegung darzustellen. Bertrand BINOCHÉ (»Montesquieu et la crise de la rationalité historique«) sieht in dem französischen Frühaufklärer den maßgeblichen Inaugurator für eine gegensätzliche Entwicklung in einem Spezialbereich aufklärerischen Wirkens. Michel DELON (»Réhabilitation du préjugé et crise des Lumières«) konfrontiert anhand französischer Beispiele aufklärerische Vorurteilkritik mit ihrem zeitgenössischen Gegenteil. Und früherer wissenschaftlicher Aufarbeitung der Krisenproblematik sich zuwendend, zeigt Jean-Marie PAUL (»Des Lumières contrastées: Cassirer, Horkheimer et Adorno«) wie die von ihm verglichenen Autoren zwei konträre Kontinuitäten von Aufklärung setzten und dabei Krisenerscheinungen übergingen bzw. hypertrophierten.

In einer weiteren Gruppe von Studien wird vergegenwärtigt, wie deutsche Spätaufklärer unterschiedliche Konzeptionen entwickelten und dabei gelegentlich auch Krisenmomente mitreflektierten. Es ergibt sich zur Evidenz, daß Moritz als fachwissenschaftlicher Publizist aufklärerische Ideen und Prinzipien produktiv fortführte und keineswegs, wie bislang angenommen, mit der zeitgenössischen Aufklärungsbewegung brach (Anneliese KLINGENBERG: »L' *Aufklärung* allemande inconnue: à propos de l'œuvre de Karl Philipp Moritz«). Eine ähnliche Neudeutung erfährt Forster; Wolfgang PROMIES (»Georg Forster: citoyen du monde ou individu apatride?«) befreit ihn aus dem allzuengen Jakobiner-Korsett, das ihm in verfehlter Gervinus-Nachfolge aufgezwungen wurde. Martin FONTIUS (»Un débat sur l' *Aufklärung* en 1767«) untersucht am Beispiel Lamberts und Bitaubés verschiedenartige Ansätze wissenschaftlicher Aufklärung an der berlinischen königlichen Akademie. Paradoxien der Berliner Mittwochsgesellschaft und somit der dortigen, überregional bedeutsamen Richtung der Spätaufklärung kehrt Ursula GOLDENBAUM hervor (»Nul Auguste pour protecteur: Conscience bourgeoise et loyauté du fonctionnaire dans la Société du Mercredi à Berlin«), so

vor allem das Phänomen, daß die Mitglieder der privat-inoffiziellen Gesellschaft trotz wachsender Bedenken an ihrer Organisationsstruktur und an ihrem gemeinnützigen reformerischen Engagement festhielten.

Ferner finden sich zwei Arbeiten, in denen überhaupt ganz fern von allen Krisenauffassungen andere, berechtigt andere Ansätze bevorzugt sind. Den Sturm und Drang – im stillschweigenden Anschluß an neuere Deutungen – als aufklärerisch intentionierte Sonderrichtung betrachtend, analysiert Charles ROSEN Zusammenhänge von »*Sturm und Drang* et Lumières en littérature et en musique«. Gegen die überkommene Ansicht, der deutsche Idealismus bzw. engeren Sinnes die »Philosophie des Geistes« um 1800 habe sich in mannigfaltiger Antithetik zur französischen Aufklärungsphilosophie entwickelt, bringt Myriam BIENENSTOCK (»De l'esprit; les philosophes allemands et l'*Aufklärung*«) gegründete Einwände vor.

Um Mißverständnissen vorzubeugen, sei nochmals betont: Für sich genommen, sind alle Beiträge und verschiedenartige Betrachtungsweisen ebenso relevant wie einsichtsfördernd. Fragwürdig hingegen erscheint, daß sie durch die vorliegende Zeitschriftennummer – kritisch zugespitzt gesagt – nivellierend gleichsam in den Dienst einer modischen Forschungsrichtung genommen werden. Und dies geschieht nicht etwa bloß durch eine unangemessene Heftbetitelung, sondern auch und vor allem durch die angefügten (vom Herausgeber geschriebenen?) Zusammenfassungen, die mitunter den Ansätzen und Resultaten der Autoren seltsam entgegenstehen. Am offenkundigsten im Falle Klingenberg's (Moritz »produit une œuvre qui serait une crise ultime et intestine de l'*Aufklärung*«, S. 219), Promies' (»Georg Forster serait ainsi de part en part crise des Lumières«, S. 220, vgl. aber S. 80: Forster, »un partisan zélé de l'*Aufklärung*«) und Goldenbaums (»ces conseillers d'Etat réalisent les Lumières comme mouvement de crise«, S. 226). Diese Beispiele sind letztlich Indizien für eine ganz andere Krise, für einen drohenden Irrweg innerhalb der Aufklärungsforschung – dort nämlich, wo besonders die deutsche Aufklärungsbewegung des 18./19. Jahrhunderts fortgesetzt vereinseitigt betrachtet und ihre Selbstkritik oder Selbstreflexion zum Krisenmanagement reduziert wird.

Wolfgang ALBRECHT, Weimar

Anthony VIDLER, *L'espace des Lumières. Architecture et philosophie de Ledoux à Fourier*. Traduction de Catherine Fraixe, Paris (Picard) 1995, 327 S. (Villes et sociétés).

Au cours des dernières quinze années, un série de monographies et d'ouvrages thématiques a mis en évidence une pratique architecturale à la fois moins théorique et plus étroitement liée aux conventions classiques. Les débats ont surtout porté sur les changements socio-culturels qui se sont produits à la fin de l'Ancien Régime et pendant la Révolution. Le passage de la féodalité aux temps modernes a été pensé non plus en termes de rupture et de changement radical, mais en termes d'évolution et d'innovation progressives. De nombreux chercheurs ont vu dans l'architecture une manifestation des tendances politiques ou culturelles d'une époque. Leurs travaux ont montré que cette branche d'activité s'insérait dans une série de pratiques professionnelles liées à la représentation et à la construction d'un ordre social naissant. L'enseignement de l'architecture, le mécénat, la presse spécialisée, les techniques de représentation des projets, l'émergence de nouveaux types d'édifices, le renouvellement de l'expression comme celui du goût, participent de même d'une institutionnalisation générale de la société qui entraîne de nombreux changements politiques et économiques.

Ces recherches interdisciplinaires se sont accompagnées d'une nette prise de conscience des historiens, qui se sont interrogés sur la nature de l'histoire elle-même, sur le statut des questions, sur la valeur des faits, sur les limites des schémas explicatifs, ainsi que sur les formes narratives dont s'inspire la discipline. Ce débat a permis de réécrire l'histoire de la pensée historique, et de réévaluer, en particulier, le rôle des »antiquaires«, des collectionneurs, des